

Trois romans sur l'expérience de l'identité

Noël Audet, *Frontières ou Tableaux d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 210 p., 18,95 \$.

André Major, *La vie provisoire*, Montréal, Boréal, 1995, 240 p., 19,95 \$.

Jacques Savoie, *Le cirque bleu*, Montréal, La courte échelle, 1995, 160 p., 14,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1995). Compte rendu de [Trois romans sur l'expérience de l'identité / Noël Audet, *Frontières ou Tableaux d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 210 p., 18,95 \$. / André Major, *La vie provisoire*, Montréal, Boréal, 1995, 240 p., 19,95 \$. / Jacques Savoie, *Le cirque bleu*, Montréal, La courte échelle, 1995, 160 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 17-18.

Noël Audet, *Frontières ou Tableaux d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 210 p., 18,95 \$.
André Major, *La vie provisoire*, Montréal, Boréal, 1995, 240 p., 19,95 \$.
Jacques Savoie, *Le cirque bleu*, Montréal, La courte échelle, 1995, 160 p., 14,95 \$.



Trois romans sur l'expérience de l'identité

La manière intellectualisée, avec Noël Audet. La manière invraisemblable, avec Jacques Savoie. Entre les deux : la manière d'André Major.

ROMAN
Julie Sergent

DANS SON DERNIER ROMAN, *Frontières ou Tableaux d'Amérique* — la promenade en sept temps (et sept familles) qu'effectue un « promeneur » à travers l'Amérique (Kuujuaq, Montréal, « quelque part entre Moose Jaw et Chaplin », New York, New Orleans, Mexico, Rio) —, Noël Audet fait de nous, lecteur, un personnage parmi les autres.

Il faudra se prendre avec un grain de sel, toutefois, car le personnage du « douanier » qui semble nous échoir n'est pas la réplique d'un lecteur ordinaire, qui serait *a priori* accueillant, vide d'attentes particulières ou d'idées préconçues. Noël Audet a dédié son livre à deux lecteurs de profession, M. Pierssens et R. Martel (on présume qu'il ne s'agit pas de Renée...), et si l'ombre du premier traverse d'un bout à l'autre le texte, comme celle d'un ami savant qui saurait en apprécier toutes les sophistications, c'est le spectre du Critique qui tient le livre dans son étui. C'est lui qui, « partagé entre la haine et la reconnaissance », écrit Audet (p. 206), attend de pied ferme « le promeneur » à la frontière, le jugeant

d'un air méprisant, usant de son pouvoir pour l'humilier, pour lui refuser tout bonnement l'entrée dans son royaume ou alors l'admettre, mais alors avec dédain, comme on laisse forcément passer le fou du roi.

Cela dit, il ne faut pas prendre le douanier pour un parfait imbécile (ça pourrait coûter cher). Après tout, comme il l'admet, il est « au moins coupable de s'être rendu jusque-là, sans invitation particulière » (p. 13). Même que cette fois-ci, pour faire changement, il lui dira tout : il éventrera sa propre valise.

Il y en a sept donc. Sept doublures, promenades, sept « tableaux », comme le dit le titre, chacun étant plus véritablement l'étude faite par l'auteur d'un personnage-mère (Marie Agnelle, Mary Smith, etc., toujours une Marie quelque chose), à différents âges, dans différents pays,

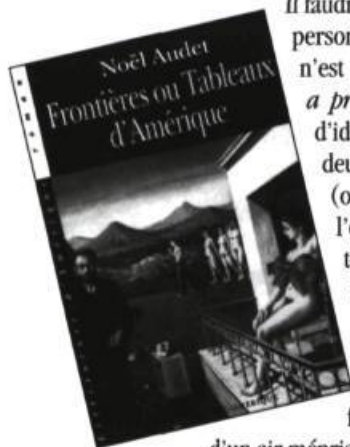
vivant différentes épreuves. Toutes ces femmes ont des ressemblances qui vont au-delà de leur nom, bien sûr (le fait qu'au moins trois d'entre elles soient soumises à la volonté de leur père n'est pas un élément des moins significatifs), mais elles ont surtout en commun le désir d'une vie autre que la leur, et des moyens plus que douteux pour atteindre ce but. C'est la maladie habituelle — peut-être est-ce celle de l'Amérique en particulier, allons savoir —, où l'on passe sa vie à rêver à mieux, se brisant à essayer de s'y rendre et n'y arrivant souvent, ironie du sort, qu'au prix de soi-même.

Le « promeneur », en tout cas, n'y va pas de main morte avec ses créatures, les jetant qui dans l'inceste, qui dans la drogue, qui dans la misère et la pauvreté. Après chacun des sept « tableaux », il fore encore le destin de son personnage à travers une ultime « promenade », dans laquelle il reçoit en outre les commentaires du douanier, puis en profite pour revenir à son héroïne, expliquer sa psychologie.

Mary Ann ne peut pas expliquer à sa mère qu'elle se sent comme morte. Elle n'a jamais réussi à s'agripper aux rêves qui passaient à sa portée. Elle s'est toujours retrouvée face contre terre malgré ses désirs d'envol. Sa mère ressemble peut-être à une sorte de prostituée mais elle ressemble encore davantage à la vie tout court. C'est la vie qui promet plus qu'elle ne donne. (p. 138)

L'ensemble a parfois un petit côté clinique qui peut agacer : c'est l'œuvre en voie de fabrication, la fourmilière à l'état brut que l'on a alors l'impression d'avoir sous les yeux. *Frontières ou Tableaux d'Amérique* n'a pas la simplicité ni la poésie auxquelles Noël Audet nous a habitués. C'est le foisonnement des idées, les multiples voies d'écriture — et, partant, de lecture — du texte, qui prévalent ici (une espèce de rêve américain fait roman ?).

Mais après tout, comme le dirait sans doute le promeneur, quand on se fait douanier, faut pas craindre les doublures de valise...



Rêve d'enfant...

C'est commun pour un enfant de rêver qu'il ira bientôt voir le cirque. Mais quels sont ceux qui rêvent d'en faire partie ? Hugo Daguerre, le héros du roman de Jacques Savoie *Le cirque bleu*, en rêvait. Rejoindre le cirque, et vivre la vie de clan qu'il ne connaissait pas chez lui, être sous les feux de la rampe, regardé, admiré. Bref, avoir l'impression d'être aimé.



Ce que l'on comprendra assez rapidement, néanmoins, dans cette espèce de biographie à trois voix (celle de Hugo à l'âge adulte, celle de sa demi-sœur, celle d'un narrateur omniscient) que constitue le roman, c'est qu'un métier de performance autre — acteur ou chanteur, par exemple — n'aurait pas pu faire l'affaire. Le cirque est l'univers de rêve parce que les mots en sont complètement exclus. Car Hugo, fils de libraire, est un garçon très fâché contre la première passion de son papa...

Malgré le titre, et bien que Hugo réalise effectivement son rêve, parcourant les États-Unis dix ans durant avec la troupe du Barnum and Bailey's (dans un numéro de clown avec un éléphant nommé Lucky, qu'il promène tout en parlant à travers une espèce de flûte qui « transforme », dit-il, les mots en musique), la part du cirque proprement dit est donc plutôt minime, et c'est surtout la vie comme cirque qui est l'objet du roman. Voire la famille comme cirque : l'homme-clown et la femme-clown présentent d'abord au monde, comme le messie, leur petit clown, et bientôt c'est la cavalcade des numéros effrayants, des numéros ridicules, des numéros qui marquent à jamais le petit clown...

Dix ans après avoir fui Montréal, son père, les livres de son père, la deuxième femme de son père, la fille de son père, bref tout ce que son père aimait au lieu de l'aimer, lui, Hugo fera le chemin en sens inverse, fuira le cirque, reviendra à Montréal, à ses racines, réglera ses comptes avec le fantôme de son père, et apprendra sans trop de mal, grâce à une demi-sœur qui, apprend-il, n'a aucun lien de parenté avec lui, à un petit neveu qui, forcément, n'en est pas un, et à une géante qui connaît *Les Fleurs du mal* par cœur, à aimer les mots.

Dans la tradition du dernier numéro de cirque, ce sera alors la multiplication des images heureuses. Voilà Hugo en fils serein, mais également en amant comblé, en libraire, en père attentionné...

Le cirque est en ville, vive le cirque !

Il y a un certain risque, sans doute, à choisir un univers de mots comme le roman pour exprimer la relation problématique d'un personnage (deux même, dans ce cas-ci : Hugo et son « neveu » étant affligés du même mal) avec les mots. Surtout quand la parole est laissée à celui-là. Car, même si la narration est à trois voix, c'est toujours Hugo que l'on croit entendre, ou du moins quelqu'un qui ne veut pas aimer les mots comme, dans une histoire narrée, ils le méritent. *Le cirque bleu* est essentiellement gros d'images, de symboles (le nom du père de Hugo : Victor), de parallèles qui apparaissent à tous moments, entre le cirque et la famille, le cirque et la librairie, le cirque et le sexe

(« Depuis qu'il avait découvert les balançoires dans l'appartement de Marthe, depuis qu'il avait appris à faire du trapèze avec elle, la même palpitation lui revenait tous les soirs. » — p. 139). Et pas plus qu'au cirque, malheureusement, n'est-ce d'abord la célébration des mots.

La vie de rêve ?

C'est un reproche que l'on ne peut pas faire au narrateur du dernier roman d'André Major, *La vie provisoire*.

Voilà l'histoire d'un homme qui, comme le Hugo du *Cirque bleu*, est en pleine redéfinition de son existence. Après un bloc de vingt ans, qui l'a vu se bâtir une solide carrière dans le journalisme, se marier, avoir un enfant et peu à peu s'enliser dans la routine, il balance tout, va d'abord se perdre en République dominicaine, puis essaie d'aller se trouver, à Saint-Emmanuel, P.Q., terre de ses racines.

Mais si l'homme erre, le langage, lui, comme par une espèce de compensation naturelle, sait parfaitement où il s'en va.

C'est une abondance d'émotions, d'images, d'actions et de mots pour les dire qui nous assaillent dès le début de *La vie provisoire* (un univers qui mériterait encore davantage de mots pour le traduire). Pas un substantif, par exemple, ne semble arriver sans son qualificatif. Ici, l'air est froid, la maison jaune, le chapeau vieux (p. 100), le pantalon côtélé est vert forêt et le tricot de laine à grosses mailles torsadées (p. 67), le crépuscule est fauve et l'automne précoce (p. 221), les haricots grimpent allègrement et les tomates sont d'un vert pâle marbré de rose (p. 216) ! Rien ne semble laissé à l'imagination, mais en même temps la porte est ouverte à toutes les rêveries et expériences du lecteur : n'est-ce pas que les tomates, quand elle se font malicieusement happer par un écureuil, sont d'un vert pâle marbré de rose ?

Pareillement, il y en a pour tout le monde dans la profusion d'histoires qui habitent au point de le faire déborder le roman d'André Major.

C'est comme ça, d'ailleurs, que l'on nous invite à comprendre le titre : une vie « provisoire », au sens où on la parcourt avec légèreté, multipliant les expériences et les amours. C'est à cela qu'aspire normalement le « héros » (pas du tout au sens macho du terme : ici, l'homme est un homme abandonnique, sans mère, qui célèbre la femme comme une surpuissance), après toutes ces années de concubinage qui n'ont pas été sans passion charnelle (au contraire, c'est même tout ce qui tient le couple), mais qui, à la suite d'une histoire d'infidélité, sont arrivées brutalement à leur fin.

La vie « provisoire » est une transition valable, sans doute : une façon sage de vivre l'échec. Mais les gens qui n'attendent jamais rien de la vie ne sont pas nécessairement des gens heureux. C'est ce que ses nombreuses rencontres (avec des personnages extrêmement bien découpés, bien que leur nombre crée parfois une certaine confusion : on aimerait seulement qu'un roman soit consacré à chacun !) l'amènent peu à peu à comprendre. Il faut des rêves, il faut de l'espoir, se souvient l'homme. « Je souffre [...] de ne plus rien attendre » (p. 193), dira-t-il enfin, réalisant qu'il s'est trompé de rêve.



André Major

